

PIERRE SAUREL

# Le rapt de Gisèle



BeQ

**Pierre Saurel**

L'agent IXE-13 # 133

# **Le rapt de Gisèle**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 501 : version 1.0

# Le rapt de Gisèle

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

Note : Merci à François Hébert pour les pages numéros 19, 20, 21 et 22 de ce fascicule qui sont manquante dans la collection.

Sans lui cette aventure ne serait pas complète.

# I

Lors de notre dernier roman, IXE-13 et son inséparable compagnon le colosse marseillais Marius Lamouche avaient assisté à la première explosion atomique.

En effet, nos deux héros s'étaient rendus à Hiroshima.

Ils avaient risqué leur vie, et même s'ils s'en étaient tirés indemnes, les médecins craignaient pour leur santé.

Les suites de l'explosion pouvaient se faire ressentir plusieurs années plus tard.

Marius était passé à deux doigts de mourir empoisonné à cause des émanations de gaz et IXE-13 était revenu au Canada sur des béquilles.

Il avait été blessé à une jambe et devait prendre un repos forcé.

Mais la mission accomplie par l'as des espions

canadiens, avait relevé son prestige.

En effet, nous avons vu que deux de ses éternels ennemis, le Commandant Von Tracht et le Capitaine Bouritz avaient réussi à s'échapper d'un camp de concentration.

Se faisant passer pour deux Américains Hank Boyd (Von Tracht) et Russell Watson (Bouritz), les Allemands réussirent à retrouver Gisèle le jour même où la jeune Française perdait son mari.

En effet, Pierre Chabot venait de mourir des suites de la blessure qu'il avait reçue sur le champ de bataille.

Gisèle, dans un coup de tête, envoya un télégramme à Ottawa, au Colonel Boiron pour qu'il apprenne la nouvelle à IXE-13.

Lorsqu'elle revint chez elle, Marie, la servante, lui annonça que deux hommes désiraient la voir :

– Ils se nomment Hank Boyd et Russell Watson.

Et Gisèle, sans se douter de rien, alla retrouver

les deux Nazis, au salon.

\*

IXE-13 un peu désesparé depuis le mariage imprévu de Gisèle, avait cru trouver le véritable amour, en la personne de Josette Paquin, une belle et jeune amie d'enfance.

IXE-13 lui avait promis.

Même si on avait annoncé un mariage intime, l'église était remplie de curieux.

IXE-13 avait laissé ses béquilles à la porte, et appuyé sur Marius qui lui servait de témoin, il se rendit jusqu'à la balustrade.

Et pendant que le prêtre parlait aux futurs époux, le petit garçon porteur du fameux télégramme approchait de l'église.

– C'est lui qui se marie, mais on m'a dit de lui remettre le télégramme où qu'il soit.

Il avait donné le télégramme à Marius.

Le Marseillais avait bien essayé de le cacher,

mais IXE-13 le lui avait arraché des mains et avait lu la fameuse nouvelle.

– Jean Thibault !

Le Canadien sursauta en entendant son nom.

– Acceptez-vous de prendre pour épouse, Josette Paquin ici présente ?

Il y eut un long silence.

Le prêtre répéta sa question,

– Monsieur Jean Thibault, acceptez-vous de prendre pour épouse, mademoiselle Josette Paquin, ici présente ?

– Non, répondit IXE-13.

Josette poussa un cri et tomba dans les bras de son oncle.

Elle était sans connaissance.

IXE-13 avait encore le télégramme à la main.

Tout le monde s'était levé dans l'église.

On parlait aussi fort que si on avait été sur la rue.

– Patron, qu'est-ce que vous avez fait ?

IXE-13 ne répondit pas.

Le prêtre se pencha vers lui :

– Venez, suivez-moi, en arrière.

IXE-13, soutenu par Marius, s’avançait dans le chœur et il passa derrière l’hôtel.

Monsieur Paquin, la figure pâle, l’air enragé, portait sa nièce dans ses bras.

Une fois rendu à l’arrière de l’autel, il se tourna vers IXE-13 :

– Vous allez payer pour cet affront.

On avait étendu Josette sur une grande table.

Sa tante et le prêtre tentaient de la ranimer.

Elle ouvrit enfin les yeux :

– Jean !

Elle se souleva.

Le Canadien, dans un coin, était soutenu par Marius.

– Jean ? Tu ne m’aimes pas, Jean, pourquoi as-tu fait ça ?

IXE-13 s’avança péniblement.

– Je ne sais plus... je ne sais plus, Josette, pardonne-moi.

Il se retint à la table et le télégramme glissa de sa main.

Josette le prit et lut :

« Pierre mort. Je suis libre.

« Gisèle. »

– C'est, c'est ce télégramme qui...

IXE-13 ne répondit pas :

– C'est elle, Gisèle, celle que tu aimais ?

Monsieur Paquin s'écria à nouveau :

– Vous allez payer pour l'affront.

– Mon oncle, taisez-vous, fit Josette d'une voix calme, vous ne comprenez pas, moi je comprends.

Elle tendit le télégramme à IXE-13 :

– Va la retrouver, Jean.

– Non, non, je t'aime, Josette.

– Ne dis plus ça, jamais.

– Je t’aime et je t’aime... je ne sais plus que penser..

Le prêtre s’avança :

– Comment vous sentez-vous mademoiselle Josette ?

– Mieux.

– Assez forte pour rentrer chez-vous ? Je veux parler à monsieur Thibault, seul à seul.

– Oui, monsieur le Curé, aidez-moi, mon oncle.

Avant de sortir, Paquin se retourna :

– Vous entendrez parler de nous, Jean Thibault.

Ils sortirent par une porte de côté.

Les curieux étaient encore dans l’église et ne virent pas sortir la mariée aux bras de ses parents.

IXE-13 Marius et le bon vieux Curé demeurèrent seuls dans la sacristie.

– Monsieur Lamouche ?

– Oui, monsieur le Curé ?

– Pouvez-vous nous laisser seuls, aidez votre ami à prendre place dans cette chaise.

Le Marseillais obéit.

– Il y a un bureau, ici, la porte est là, il y a des livres, je vous appellerai si j’ai besoin de vous.

Marius s’enferma dans le bureau.

Le bon vieux Curé s’avança vers IXE-13 :

– Vous permettez que je jette un coup d’œil sur ce télégramme ?

Pour toute réponse IXE-13 le lui tendit.

– Tenez, monsieur le Curé.

– Merci.

Au bout d’un moment, le Curé déclara :

– Je crois que ce télégramme est arrivé juste à temps, il a sans doute épargné un grand malheur.

– Il aurait dû arriver plus tôt.

– Il aurait pu arriver une minute plus tard, après le oui, il aurait été trop tard.

Le Curé vint s’asseoir près d’IXE-13 :

– Parlez-moi d'elle. Elle est mariée ?

– Oui.

Le Curé soupira :

– Une femme mariée.

– Monsieur le Curé, vous ne pensez pas que...  
cette demoiselle Gisèle a été ma fiancée pendant  
plus de deux ans.

– Alors, ce mariage avec...

Il jeta un coup d'œil sur le télégramme :

– Avec Pierre ?

IXE-13 lui conta dans quelles circonstances  
Gisèle avait épousé Pierre Chabot.

– Nous nous sommes séparés, monsieur le  
Curé, nous avons accepté notre sacrifice.

– En véritables chrétiens. C'est ce qu'il fallait  
faire.

Il y eut un silence, puis :

– Vous l'avez revue ?

– Non, je vous le jure, monsieur le Curé, je ne  
l'ai pas revue, pas une seule fois.

– Vous... vous avez cherché à l’oublier ?

– Oui, ça a pris du temps, beaucoup de temps, je croyais y être parvenu, je croyais sincèrement aimer Josette, monsieur le Curé je ne voulais pas la tromper.

– Je vous crois.

– Quand j’ai lu le télégramme, j’ai senti que j’aimais encore Gisèle, une Gisèle libre, alors je n’ai pu me décider à dire oui, un oui qui m’attacherait toute la vie à Josette, sans être sûr de mes sentiments.

– J’approuve votre conduite, jeune homme. Bien des hommes à votre place, n’auraient pas osé dire non.

Il se pencha sur le Canadien :

– Vous allez prier, vous allez demander à Dieu de vous indiquer la route à suivre. Ne prenez pas de décision irréfléchie. Si vous n’êtes pas sûr de vos sentiments, ne vous mariez pas, du moins, pas tout de suite. Vous me promettez de suivre mes conseils, d’attendre jusqu’à ce que vous voyiez clair en votre cœur.

– Oui monsieur le Curé.

– Et surtout, priez Dieu, il ne vous abandonnera pas.

Le Curé se leva :

– Je vais chercher vos béquilles, et parler à mes fidèles, c'est la première fois qu'une telle chose arrive. De plus, Josette était bien aimée, de tout le monde, il se peut qu'on tente de vous faire un mauvais parti, laissez-moi faire.

Le Curé entra dans l'église.

Tout le monde chuchotait.

Le Curé traversa le chœur, et s'en alla jusqu'à l'arrière de l'église où se trouvaient les béquilles d'IXE-13.

Mais il ne trouva que de vieilles béquilles, brisées par la moitié.

Sans mot dire, le Curé ramassa les morceaux et revint en avant.

Il déposa les morceaux près de l'hôtel et monta dans la chaire.

– Mes frères, dit-il, quelques-uns d'entre vous,

sans doute en colère par l'événement qui vient de se passer ont brisé les béquilles d'un de nos plus grands héros de guerre. C'est très mal. Vous avez manqué à la charité chrétienne. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, Jean Thibault est un héros, et un grand catholique. Plus que ça, c'est un homme franc, honnête et loyal. Ça vous surprend que je dise ça ? Eh bien je vais vous raconter en quelques mots, tous les événements imprévus, qui sont survenus dans la vie de Jean Thibault, notre compatriote, le fameux IXE-13.

Et le Curé commença à parler de Gisèle.

Il était un habile prédicateur.

Il dépeignit la jeune française comme une véritable héroïne. Il parla des missions et des dangers qu'IXE-13 et Gisèle avaient traversés ensemble enfin, il commenta le mariage de Gisèle.

– Aujourd'hui, cet homme qui a traversé tous les dangers, tous les périls croyait avoir oublié son ex-fiancée, il décide de se marier avec une amie d'enfance. Qu'arrive-t-il ? Le mari de Gisèle meurt, et IXE-13 reçoit la nouvelle juste

avant de prononcer le oui sacramentel. En toute justice, mes frères, pouvez-vous blâmer cet homme d'avoir dit non, d'avoir refusé d'épouser Josette Paquin sans au moins voir clair dans ses idées ? Vous lui jetez la pierre sans savoir, vous jugez sans connaître les faits, vous brisez ses béquilles. Mais, quel est celui d'entre vous qui n'a pas fait une erreur dans sa vie ? qu'il se lève celui-là. Parce que Jean Thibault a osé dire non, au lieu de rendre sa femme malheureuse, vous êtes prêts à l'abaisser jusqu'aux rangs les plus bas de la société. Eh bien moi, au contraire, j'admire cet homme et vous devriez faire la même chose. Maintenant, partez, quittez l'église, et demandez-vous bien ce que vous auriez fait à la place de Jean Thibault.

Le Curé descendit de chaire, ramassa les morceaux de béquilles et disparut à l'arrière de l'hôtel.

Petit à petit, l'église se vida.

– Je vous remercie, monsieur le Curé.

– IXE-13, vous allez prendre place dans ma voiture. Je vous conseille de quitter le village dès

ce matin, je vais vous conduire à la gare.

– Vous voulez que je m’en aille, comme un lâche ? Et Josette ?

– Laissez faire Josette, je vais m’occuper d’elle, partez, c’est mieux. Suivez mon conseil.

Le Curé alla chercher Marius.

– On a brisé les béquilles de votre ami je vais lui prêter une canne, vous le soutiendrez.

– Bien, monsieur le Curé.

– Cinq minutes plus tard, IXE-13 et Marius sortaient par la petite porte à l’arrière de l’église.

Le Curé les attendait dans son automobile.

Il les conduisit à la gare, alla acheter les billets pour eux.

Enfin IXE-13 et Marius montèrent à bord du train qui devait les emmener loin de ce village des Laurentides où le Canadien avait failli trouver le bonheur.

Notre héros reverra-t-il Josette Paquin ?

## II

Gisèle s'avança vers le salon où ses deux visiteurs l'attendaient.

Elle regarda longuement les deux hommes.

Elle ne les avait jamais vus.

– Monsieur ? demanda-t-elle à Von Tracht alias Hank Boyd.

– Vous êtes bien madame Pierre Chabot ?

– Oui.

– Votre nom de fille était mademoiselle Gisèle Tubœuf, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Nous avons reçu les ordres du deuxième bureau de vous ramener avec nous. Les chefs veulent vous voir immédiatement

– Immédiatement ?

– Oui.

Gisèle parut désespérée.

– Mais voyons, c’est impossible, ils ne peuvent pas, mon mari vient justement de mourir.

– Votre mari ?

– Oui, Pierre Chabot, il est décédé à bonne heure, ce matin.

Von Tracht regarda Bouritz, se demandant quoi faire.

– Croyez que nous sympathisons grandement à votre malheur, déclara Bouritz.

Von Tracht enchaîna :

– Je suis certain que les chefs ignoraient la mort de votre mari. Autrement, ils ne nous auraient pas envoyés ici.

– Je comprends très bien.

Von Tracht se leva :

– Je vais prendre les ordres, mademoiselle et je me mettrai en communication avec vous.

– Très bien, messieurs.

Von Tracht et Bouritz sortirent.

– Mein Gott, nous ne sommes pas chanceux.

– Maintenant, déclara Bouritz, si la petite s’informe au service secret, nous sommes foutus.

– Il va falloir la surveiller, déclara Von Tracht. Aussitôt que son mari sera enterré, nous tenterons de nouveau notre chance.

Le lendemain de la mort de Pierre Chabot, le médecin conseilla à Gisèle d’envoyer madame Chabot à l’hôpital.

– La mort de son fils lui a donné un rude coup.

Madame Chabot était mi-consciente ; elle accepta de partir.

Gisèle et quelques amis assistèrent aux funérailles de Pierre.

Après qu’on l’eut conduit au cimetière, la jeune fille s’arrêta chez une de ses amies.

Puis, brusquement, il lui vint une idée.

– Oui, partir, m’écloigner d’ici, oublier.

Il n’y avait qu’un moyen.

Faire savoir au deuxième bureau qu’elle voulait avoir une mission, qu’elle était prête à

reprendre son travail ?

Elle envoya donc un télégramme au deuxième bureau.

« Suis prête à prendre mission. Vous pouvez m'envoyer vos deux agents, messieurs Boyd et Watson, suivrai leurs directives.

T.-4. »

Gisèle revint seule chez elle.

Marie, la jeune fille qui les avait aidés à entretenir la maison depuis quelque temps, finissait de remettre l'ordre dans la chambre du défunt.

Juste à ce moment, on sonna à la porte.

Marie alla ouvrir.

Elle revint trouver Gisèle au bout d'un moment :

– Madame, ce sont ces deux messieurs qui sont venus le jour de la mort de monsieur Pierre.

– Messieurs Boyd et Watson ?

– Oui.

– Faites-les entrer.

Marie les fit passer au salon et Gisèle alla les rejoindre.

– Madame, vous allez peut-être trouver que nous revenons très tôt ?

– Au contraire, je suis heureuse de vous voir.

Von Tracht se redressa :

– Tant mieux, tant mieux. Vous êtes prêtes à nous suivre ?

– Oh, oui, aujourd’hui si vous le voulez.

Bouritz s’écria :

– Nous le voulons, c’est-à-dire, que nous pourrions enfin, les chefs veulent vous voir.

Von Tracht déclara :

– Notre voiture est devant la porte, nous vous attendrons.

– Le temps de faire mes malles, de fermer cette maison, ça peut prendre une heure.

– Nous ne sommes pas pressés.

Gisèle sortit du salon et demanda à Marie de l'aider à préparer ses valises.

– Je ferme la maison et je pars.

– Bien madame, je vais vous aider.

Dans le salon, Von Tracht et Bouritz exultaient.

Le commandant avait loué une maison dans une campagne, une maison éloignée de toute autre habitation.

– Maintenant que son mari est mort, fit Bouritz, ce sera facile pour elle de faire venir  
IXE-13.

– Ne parle pas. Tais-toi imbécile elle peut nous entendre.

– Bien, commandant.

Quarante minutes plus tard, Gisèle était prête.

– Je suis à vous, messieurs.

– Allons-y.

Gisèle ferma ses portes et donna la clef de la

maison à Marie.

– Si je reviens, je saurai où aller la chercher.

– Bien, madame.

Elle monta dans la voiture, entre Von Tracht et Bouritz.

Le Commandant mit la voiture en marche :

– Vous ne pouvez croire comment nous sommes contents de vous avoir avec nous, mademoiselle Gisèle.

– Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Bouritz se mit à rire :

– Ça, c'est une surprise, une surprise que nous vous réservons pour plus tard.

– Ah !

– Vous verrez, je suis certain que vous serez contente.

Gisèle commençait à être inquiète.

Ordinairement, les officiers du service secret n'agissaient pas de cette manière.

Le Brigadier Jantret avait été nommé chef du service secret français après la mort du Colonel Mailloux.

Ce fut lui qui reçut le télégramme envoyé par Gisèle.

Il sonna son secrétaire :

– Apportez-moi le dossier de l’espionne T-4.

– Bien, Brigadier.

Le Brigadier se mit à étudier le dossier de Gisèle.

– Tiens, tiens, cette espionne T-4 est l’ancienne collaboratrice du fameux IXE-13, je crois qu’elle avait délaissé le deuxième bureau ?

– Non, Brigadier, elle s’est rendue en Chine dernièrement pour nous. Mais nous lui avons donné congé parce que son mari était très malade.

Le Brigadier montra le télégramme à son secrétaire.

– Il faut croire que son mari va mieux... lisez.

Le sergent jeta un coup d'œil sur le télégramme.

– Boyd et Watson sont deux nouveaux collaborateurs, Brigadier ?

Le Brigadier fronça les sourcils :

– J'allais justement vous demander la même chose.

– Vous ne connaissez pas ces dénommés Boyd et Watson ?

– Pas du tout, fit le Brigadier.

Il commençait à être inquiet.

– Voulez-vous mener une enquête à leur sujet ?

– Certainement.

Le sergent sortit.

Il alla fouiller dans les filières.

– C'est curieux, ça, je ne trouve absolument rien au nom de Boyd ou de Watson.

Il poussa son enquête plus avant.

Il envoya même un aide, interroger les

préposés aux nouvelles inscriptions.

– Pour moi, il y a certainement eu erreur.

Il retourna au bureau du brigadier.

– Je regrette, Brigadier, mais j’ai eu beau chercher partout, je n’ai rien trouvé au sujet de ces deux hommes.

– Il y a quelque chose qui ne va pas dans tout ça ?

Il consulta une filière.

– Faites venir l’agent G-27.

– Bien, Brigadier.

Une heure plus tard, l’agent G-27, un homme dans la quarantaine, se présentait au bureau du Brigadier.

– Vous m’avez fait demander, Brigadier ?

– Oui, G-27, j’ai une petite mission à vous confier.

– Je suis à votre service, Brigadier.

– Voici, nous recevons de l’agent T-4, une de nos meilleures espionnes, un message comme

quoi elle est décidée de reprendre son travail, et elle nous dit qu'elle va suivre les directives de nos deux envoyés, messieurs Boyd et Watson.

– Mais c'est très bien ça, Brigadier.

– Non ce n'est pas bien. Nous n'avons jamais eu de Boyd et de Watson dans le deuxième bureau.

On frappa à la porte du bureau :

– Entrez ! cria le Brigadier.

Le sergent parut :

– Oh excusez-moi j'ignorais que vous étiez occupé.

– Qu'est-ce qu'il y a, sergent ?

– C'est au sujet de l'espionne T-4, je viens de faire sur son cas, une enquête approfondie. Son mari, Pierre Chabot a été enterré ce matin.

– Ah !

Le Brigadier garda un long silence.

– Je comprends, maintenant, elle a décidé de reprendre son travail. Mais cela n'explique pas la présence des deux hommes.

Il se tourna du côté de G-27.

– Vous allez vous rendre chez les Chabot et essayer de retrouver T-4, son nom est Gisèle. Madame Pierre Chabot ou Gisèle Tubœuf. Si elle est partie quelque part, essayez d’obtenir le plus de renseignements possibles et revenez me faire votre rapport.

G-27 salua et sortit.

Le sergent était toujours dans le bureau :

– Brigadier ?

– Oui ?

– Nous avons reçu de la correspondance d’Angleterre. Voulez-vous regarder ça ?

– Oui, apportez-la.

Et parmi cette correspondance se trouvaient les photographies du commandant Von Tracht et du Capitaine Bouritz.

– Tiens, on croit que ces deux Nazis ont gagné la France. Vous passerez leurs photos aux agents.

– Inutile, Brigadier.

– Pourquoi ?

– Lisez à l’arrière, on dit que ces deux hommes se sont fait faire une nouvelle figure, grâce à la chirurgie plastique. Ils sont méconnaissables. Il y a ici une description d’après leur dernière apparition en public.

Le sergent et le Brigadier étudièrent le dossier se rapportant à Von Tracht et à Bouritz.

Si ces deux prisonniers évadés étaient rendus en France, ils voulaient absolument les recapturer.

\*

Gisèle commençait à s’inquiéter sérieusement.

Elle regardait autour d’elle, se demandant où les deux hommes voulaient la conduire.

– Mais, vous n’allez pas à Paris ?

Ils ne répondirent pas.

Elle se tourna vers Watson et vit un sourire énigmatique sur ses lèvres.

– Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Von Tracht éclata de rire :

– Pauvre petite, vous vous en faites inutilement.

Il ralentit la voiture et tenta de passer son bras autour de ses épaules.

– Maintenant que tu es veuve, tu dois sentir le besoin d’être aimée.

– Laissez-moi.

L’auto filait à peine à dix milles à l’heure, maintenant.

Von Tracht tenta de l’embrasser.

– Laissez-moi.

Gisèle lui donna une gifle retentissante en pleine figure.

Von Tracht sourit :

– Tu as beau jeu, mais tu ne l’auras pas toujours.

– Laissez-moi descendre de voiture, laissez-moi descendre ou j’appelle au secours.

– Qui allez-vous appeler ?

Gisèle tressaillit.

Plus la voiture avançait, plus elle s'enfonçait dans les montagnes, du côté de la Suisse.

– Je vous rapporterai au service secret, au deuxième bureau.

Bouritz ricana :

– Je suis certain qu'ils seront très heureux d'avoir de nos nouvelles.

– Mais qui êtes-vous donc ?

Ils se regardèrent en souriant et ce fut Von Tracht qui répondit :

– Ça, ma chérie, c'est un petit secret que tu apprendras en temps et lieu.

Et l'automobile reprit son allure première.

Gisèle sentait bien qu'elle était tombée dans quelque piège.

Mais, que lui voulaient exactement Von Tracht et Bouritz ?

### III

– Mademoiselle Marie Letendre ?

– C'est moi.

– Je suis un envoyé du gouvernement. Je voudrais avoir quelques renseignements au sujet de madame Chabot.

– Ah !

– Vous avez travaillé pour elle, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire que je lui ai aidé les derniers temps.

– Quand est-elle partie ?

– Ce matin.

– Seule ?

– Non, avec deux hommes. Messieurs Boyd et Watson.

G-27 demanda :

– Pouvez-vous me dire ce que voulaient ces deux hommes ?

– Eux aussi étaient des envoyés du gouvernement, je crois, que c'est le Deuxième bureau, si j'ai bien compris.

G-27 attira Marie à part.

– Écoutez, mademoiselle, je suis du Deuxième bureau.

– Ah !

– Nous avons raison de croire que ces deux hommes Boyd et Watson sont des imposteurs.

– Des imposteurs ?

– Oui. Une chose certaine en tout cas, ce ne sont pas des types du Deuxième bureau. Quand sont-ils arrivés ici ?

Marie ferma les yeux :

– Comment pourrais-je l'oublier ? Ils sont venus, la première fois, le jour de la mort de monsieur Chabot.

– Ils sont repartis ?

– Ils se sont excusés en apprenant la mort de

monsieur Pierre, mais ils ne sont pas partis.

– Vous êtes certaine ?

– Ils sont restés à l'hôtel. Quelques personnes les ont vus. Aussitôt que monsieur a été enterré, ce matin, ils se sont rendus chez madame.

– Et elle a décidé de les suivre ?

– Oui.

– Savez-vous quelle direction ils ont prise ?

– Non.

– Je vous remercie, mademoiselle. Nous allons essayer de les retracer. Sont-ils partis en voiture ?

– Oui.

– Quelle couleur ?

– Vous savez, dans ces moments-là, on ne remarque jamais. Je crois qu'elle était de couleur grise, mais je ne pourrais pas le jurer.

– Merci bien.

À cinq heures de l'après-midi, G-27 reprenait le train pour Paris.

À sept heures, il frappait à la porte du bureau

du Brigadier.

– Entrez !

G-27 parut :

– J’attendais de vos nouvelles, G-27. Alors, cette affaire ?

– Mystérieuse en effet. Voulez-vous mon avis, Brigadier ?

– Dites-la toujours.

– Pour moi, on a tout simplement enlevé T-4.

– Ah !

G-27 le mit au courant de tout ce qu’il savait.

Tout à coup, le Brigadier sursauta.

Il prit rapidement le dossier de Von Tracht et de Bouritz.

– Attendez, j’ai lu quelque chose.

Il repassa un paragraphe :

« Von Tracht et Bouritz ne semblent avoir qu’un désir, maintenant. Celui de se venger d’IXE-13 et de ses compagnons. »

– C’est IXE-13 qui les a capturés tous les deux

et emmenés en Angleterre.

– Un petit et gros, l'autre plus grand et plus maigre, oh, oh, ce serait toute une affaire.

Le Brigadier alla prévenir le sergent :

– Il faut envoyer des messages partout, je crois avoir retrouvé la piste de Von Tracht et de Bouritz.

– Vrai ?

– Oui. Pour moi ce sont eux qui se cachent sous les pseudonymes de Watson et de Boyd, et plus que ça, ils semblent avoir enlevé Gisèle Tubœuf.

– Quoi ?

– Prévenez tous nos agents, envoyez des messages à l'étranger. Il ne faut pas que Watson et Boyd sortent de France. Que ce soient les deux Nazis ou non, ce sont des imposteurs et nous devons leur mettre la main au collet.

\*

La voiture de Von Tracht s'arrêta.

– Nous voilà rendus.

Bouritz alla ouvrir la porte.

– Mais, vous êtes fous, vous n'êtes pas pour  
m'emmener ici.

– Entrez, obéissez.

– Non.

Bouritz lui serra violemment le bras.

Il poussa Gisèle à l'intérieur, et elle alla  
tomber à genoux au centre de la pièce.

– Que me voulez-vous ?

Von Tracht se tourna vers son compagnon :

– On lui dit ?

– Quoi ?

– Qui nous sommes ?

– Aussi bien qu'elle le sache.

Ils s'avancèrent tous les deux aux pieds de  
Gisèle.

– Commandant Von Tracht.

Il s'inclina :

– Capitaine Bouritz.

Il s'inclina à son tour.

Gisèle les examina et sourit :

– Vous pensez que je vais croire à votre comédie, allons donc, je connais trop bien ces deux imbéciles.

Von Tracht sursauta :

– Mein Gott, tu as compris ça, Bouritz. Elle nous traite d'imbéciles.

Ils avaient oublié de bien parler le français.

Gisèle commençait à avoir peur :

– Vous ne savez donc pas que nous nous sommes échappés du camp de concentration ?

– Vous ne savez pas que nous avons eu une opération de chirurgie plastique ? enchaîna Bouritz.

Von Tracht reprit :

– Vous ne savez pas que nous nous sommes moqués de votre ami, IXE-13, en Angleterre, tout

dernièrement.

Gisèle demanda brusquement :

– Qu’attendez-vous de moi ?

– Deux choses.

Von Tracht s’avança :

– Tout d’abord, je veux réaliser le rêve de ma vie, j’ai toujours voulu que tu sois à moi, et cette fois, je ne manquerai pas mon coup.

– Jamais.

– Vaudra mieux être raisonnable Gisèle, tu es avec deux hommes, tu seras à moi. Ensuite, tu vas attirer tes deux petits amis, ici.

– Hein ?

– IXE-13 et son colosse Marius, nous voulons avoir notre petite vengeance, Bouritz et moi. Si tu fais bien, je promets de te conserver la vie sauve.

Il s’approcha de Gisèle encore plus et la força à se lever.

– Allons, embrasse ton petit commandant.

Elle vint de nouveau pour le gifler, mais Von

Tracht guettait.

Il lui saisit le bras, la poussa en arrière et elle tomba dans ses bras.

Il l'embrassa farouchement, sans que Gisèle puisse faire quelque chose.

Elle tentait bien de se débattre mais elle ne le pouvait pas.

– Tu seras à moi, tu comprends, pas tout de suite, je vais te donner la chance de te reposer.

Il attira Bouritz à part :

– Tu vas aller au prochain village. Il faut envoyer un message à IXE-13.

– Il faudrait d'abord connaître son adresse.

– Nous allons la lui demander.

Gisèle, assise sur une vieille chaise, pleurait.

Elle savait qu'elle ne pouvait rien faire, qu'elle devrait subir l'affront des deux Nazis.

– Nous voulons que tu nous dises où nous pouvons rejoindre IXE-13.

– Jamais.

– Très bien, ton martyr sera prolongé. Tu restera ici tant que tu ne te seras pas décidée.

Soudain, elle pensa à quelque chose.

– Mais, oui, le télégramme que j’ai envoyé au deuxième bureau. On va s’inquiéter. On sait qu’il n’existe pas de Boyd et de Watson, on va faire enquête.

Celui qui pouvait la sauver, c’était IXE-13.

Si elle appelait au secours, il viendrait, elle en était sûre.

– Quelle sorte de télégramme voulez-vous lui envoyer ?

– Un télégramme signé par vous.

– Vous voulez que je lui dise que je suis prisonnière ?

Von Tracht se mit à rire :

– Jamais de la vie. Tu vas lui dire que tu es en repos ici, que depuis la mort de ton mari tu t’ennuies, que tu voudrais le revoir et tu lui demandes de venir te retrouver.

– Je comprends, vous désirez qu’il vienne ici

sans se douter de rien.

– Oui.

Gisèle réfléchit quelques secondes.

Si le Deuxième bureau avait découvert sa disparition, tout le service secret devait être au courant.

IXE-13 se méfierait, alors.

Il arriverait ici prévenu contre Watson et Boyd.

– C'est ma seule chance.

– Très bien, je vais préparer le télégramme.

– Je vais vous le dicter, écrivez, d'abord l'adresse.

Bouritz sortit une tablette et un crayon de sa valise.

– Tenez.

Gisèle s'installa à la vieille table de cuisine et écrivit l'adresse.

Lieutenant Jean Thibault,  
a/s de Colonel Boiron,

Ottawa, Ontario,

Canada.

Von Tracht ordonna :

– Écrivez. Suis désespérée depuis la mort de Pierre. Le docteur m'a envoyée dans les montagnes près de la Suisse. Habite chalet numéro 127 route 18, Mont-Vert. Demande congé et viens me rejoindre avec Marius. Ai besoin de te voir, de te parler. Je t'aime toujours, Gisèle.

Von Tracht savait s'y prendre.

Gisèle savait qu'IXE-13 viendrait.

Mais, c'était là son seul espoir.

Bouritz partit porter le télégramme et Von Tracht, en homme galant, offrir à Gisèle la seule chambre de la maison.

Gisèle se coucha immédiatement, brisée par la fatigue.

Von Tracht, à l'aide d'une planche et des clous, alla barricader la fenêtre de la pièce.

Lorsqu'il revint, il trouva la porte de la

chambre fermée.

Gisèle s'était barricadée à l'intérieur.

Le Commandant lui cria :

– Tu peux te barricader, quand nous voudrions entrer, nous n'aurons qu'à défoncer.

Mais le Commandant avait son orgueil.

– Je la forcerai à devenir ma femme quand IXE-13 sera en ma possession, elle sera ma femme.

## IV

– Comme ça, patron, nous allons nous reposer à Montréal ?

IXE-13 était songeur et ne comprit pas la question de Marius.

– Patron ?

– Quoi ?

– Allons-nous demeurer à Montréal ?

– Non, il nous faut nous rapporter au Colonel Boiron. Je vais arrêter quelques heures à Montréal pour faire soigner ma jambe et ensuite, nous irons à Ottawa.

– Bon, comme vous voudrez.

Une fois à Montréal, IXE-13 se rendit à l'hôpital.

Là, on soigna sa jambe du mieux qu'on put.

Le même soir, lui et Marius s'embarquaient

pour Ottawa.

Ils arrivèrent dans la Capitale canadienne à la tombée de la nuit.

Ils louèrent une chambre dans un hôtel et dormirent jusqu'au lendemain matin, à dix heures.

IXE-13 s'éveilla le premier.

– Allons, Marius, lève-toi, nous allons déjeuner, et ensuite, nous irons rendre visite au Colonel.

Le Marseillais aida le patron à s'habiller.

À onze heures et demie les deux hommes arrivaient au bureau de Boiron.

– Nous voulons voir le Colonel, demanda IXE-13.

– Je regrette, le Colonel est à son dîner.

– Quand sera-t-il de retour ?

– Vers midi et demie.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Je suis fatigué, je vais l'attendre ici, si tu

veux sortir, reviens pour midi et demie, sans faute.

– Non, Patron, je reste avec vous, peuchère.

Le secrétaire les fit asseoir et leur apporta les journaux du matin.

L'heure passa vite et à une heure moins vingt, le Colonel parut.

– Tiens, Capitaine Thibault ?

Ça faisait curieux à IXE-13 de se faire nommer Capitaine.

Il avait reçu ce grade immédiatement après sa mission à Hiroshima.

Marius, lui, avait été promu au rang de Lieutenant.

– Passez dans mon bureau.

Ils suivirent le Colonel.

– Comment va votre jambe ?

– Mieux.

– Vous n'êtes cependant pas capable d'accomplir de missions immédiatement ?

– Je ne crois pas, mais dans quelques jours.

IXE-13 vit l'air du Colonel.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Il se passe quelque chose ?

– Lisez ce rapport que nous avons reçu de France.

IXE-13 pris le papier.

« Surveillez deux hommes qui ont des papiers au nom de Hank Boyd et Russell Watson. Ce semblent être deux échappés de camp de concentration, le Commandant Von Tracht et le Capitaine Bouritz. Selon toute apparence, ces deux criminels auraient enlevé T-4, espionne française et nous ne pouvons les retracer. »

– Peuchère de bonne mère, T-4, c'est Gisèle.

IXE-13 murmura :

– Gisèle aux mains de Von Tracht et Bouritz, mais ils vont la tuer, Colonel. Il faut faire quelque chose.

– Il semble que c'est plutôt vous que Von Tracht et Bouritz, cherchent à attirer.

– Comment ça ?

– Lisez ce télégramme.

IXE-13 prit une feuille.

Elle était adressée à son nom.

– Je l’ai lu, nous le faisons toujours d’ailleurs.  
Je ne serais pas surpris que ce soit un piège,

IXE-13 lut lentement le télégramme envoyé  
par Bouritz.

– Hum, Gisèle qui serait en repos, elle aurait  
quitté son village le même jour de l’enterrement  
de son mari.

C’était très curieux en effet.

– Avez-vous prévenu le Deuxième bureau ?

– Pas encore. J’allais tenter de me mettre en  
communication avec vous, auparavant.

– Vous avez bien fait.

– Que pensez-vous de cette affaire ?

IXE-13 réfléchit quelques secondes, puis :

– Une chose certaine, si Von Tracht et Bouritz  
se sentent traqués, ils n’hésiteront pas à tuer

Gisèle.

– Peuchère, non.

– Il faut donc agir avec une extrême prudence.

– Que conseillez-vous ?

– Faire croire à Bouritz et à Von Tracht que nous sommes tombés dans le piège et que nous accourons auprès de Gisèle.

Le Canadien relut le télégramme de la jeune fille.

Le Colonel demanda :

– Vous n’avez pas l’intention d’aller en France ?

– Oui, si vous me le permettez.

– Mais votre jambe ?

– Je ne serai pas seul, Marius m’accompagnera, Colonel.

– IXE-13, je ne voudrais pas être responsable, s’il vous arrive quelque chose.

– Je vous comprends, Colonel. Alors, je vais vous demander une faveur.

– Laquelle ?

– Accordez-moi un congé, supposons de deux semaines, à cause de ma blessure.

– Et puis ?

– J'ai le droit de faire ce qu'il me plait durant mon congé.

Le Colonel sourit

– Vous avez des manières à vous de contourner les questions.

Il voyait bien qu'IXE-13 était décidé à partir et que rien ne pouvait le faire changer d'idées.

– Très bien, vous irez, IXE-13.

– Merci, Colonel. Maintenant, voici ce que je propose. Nous allons envoyer un télégramme à Gisèle.

– Pour la tenir au courant de votre arrivée ?

– Oui.

– Mais Von Tracht et Bouritz seront sur leurs gardes.

– Non, vous allez voir. C'est Marius qui va

signer le télégramme.

Le Marseillais sursauta :

– Moi ?

– Oui.

IXE-13 prit une feuille de papier qui se trouvait sur le bureau du Colonel.

– Vous permettez ?

– Certainement.

Il écrivit :

« Avons reçu tes deux télégrammes. Patron blessé à une jambe. Sera guéri dans une semaine. Nous irons te retrouver. Enverrons autre télégramme pour annoncer notre arrivée.

Marius. »

– Qu'est-ce que vous en pensez, Colonel ?

– C'est un plan magnifique. Les deux Nazis ne se douteront de rien, dans trois jours au plus tard, vous serez à leur camp.

– Oui. Mais auparavant, je vais demander

l'aide du Deuxième bureau.

– Pourquoi ?

– Je veux que le Deuxième bureau cerne les alentours de la Montagne Verte. Si Bouritz et Von Tracht réussissent à s'échapper, ils ne pourront aller loin.

– Dans ce cas, en arrivant en France, allez trouver le Brigadier Jantret, à Paris. Il pourra vous venir en aide.

– Vous allez fixer notre départ ?

– Je vais m'arranger de manière à ce que vous quittiez le Canada, aujourd'hui même.

– Bien, Colonel.

Nos deux héros se levèrent.

– Je vous remercie infiniment, Colonel, de l'aide que vous nous apportez.

– Je me demande si j'ai droit à des remerciements.

– Comment ça ?

– Avec votre jambe, je devrais vous forcer à rester ici.

– N'en parlons plus, Colonel, elle est guérie.

Une fois hors du bureau du Colonel, Marius s'empressa d'envoyer le télégramme à Gisèle.

À quatre heures et demie, nos amis retournaient au bureau de Boiron.

– Vous pourrez partir vers huit heures ce soir.

Il leur remit une lettre pour le Brigadier Jantret.

À huit heures, IXE-13 et Marius arrivaient au terrain d'aviation.

Le Colonel serra la main d'IXE-13.

– Soyez prudent, surtout, je veux que vous nous reveniez sain et sauf, et je serais bien heureux si vous pouviez ramener votre petite Gisèle avec vous.

IXE-13 tressaillit.

– Est-ce que je l'aime toujours ? Josette ne l'a-t-elle pas remplacée dans mon cœur ?

C'était là une question à laquelle il se sentait incapable de répondre.

Un officier donna un ordre.

IXE-13 et Marius fixèrent leurs parachutes et prirent place dans l'appareil.

IXE-13, l'as des espions Canadiens, volait au secours de son ex-fiancée.

## V

Bouritz et Von Tracht s'étaient fait un lit avec de vieilles couvertures.

Ils avaient dû coucher sur le plancher.

Le lendemain matin, ils dormaient encore paisiblement lorsqu'on frappa à la porte.

Von Tracht se leva d'un bond.

Il sortit son revolver.

– Va ouvrir, Bouritz.

– Bien, Commandant.

Lentement le Capitaine s'avança.

Avant d'ouvrir, il demanda ;

– Qui est là ?

– Un télégramme pour mademoiselle Gisèle Tubœuf, elle habite ici ?

– Oui.

Bouritz ouvrit et se trouva en face d'un homme porteur d'un message.

Une voiture était stationnée devant la porte.

– Si vous voulez signez ici monsieur.

– Certainement.

Bouritz signa et l'homme lui remit un télégramme.

– J'espère que je n'en aurai pas trop à venir livrer ici, c'est loin.

– Merci.

Bouritz lui donna quelque chose, et l'homme partit.

– Donne-moi ça.

– Je vais lire.

– Non, c'est moi.

– Commandant, c'est moi qui ai ouvert la porte, j'ai risqué ma vie pour ce télégramme. Ça aurait pu être la police.

– Est-ce moi le Commandant ?

– Vous l'étiez.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu’aujourd’hui, je suis votre associé et votre égal.

– Quoi ?

Pour la première fois, Bouritz se fâchait.

– Je suis fatigué de me laisser mener par vous.

– Oh, par exemple !

– J’en ai assez, je cours tous les risques et c’est vous qui obtenez toutes les permissions.

– Je te défends de parler ainsi, chien.

– Chien vous-même.

Von Tracht s’élança sur Bouritz.

Le Capitaine fit un pas de côté et évita le coup que voulait lui donner le commandant.

– Mein Gott.

Il saisit Von Tracht par les bras et les replia en arrière :

– Je ne sais ce qui me retient de vous étrangler.

– Bouritz, arrête, nous sommes ridicules.

– C’est moi qui vais ouvrir le télégramme ?

– Mais oui, je voulais plaisanter.

– Bon, tant mieux.

Il desserra son étreinte.

– Mon bon Bouritz, tu sais bien que je voulais rire, je ne t’aurais jamais frappé. Nous ne sommes pas pour nous quereller, deux vieux amis comme nous.

Ils restèrent quelques secondes sans bouger, puis Von Tracht cria presque :

– Qu’est-ce que tu attends pour ouvrir ce télégramme-là, imbécile ?

– Retirez l’imbécile et je l’ouvre.

– Ouvre-le, mon cher Bouritz.

– Bien, mon cher Von Tracht.

Bouritz ouvrit le télégramme et lut :

– Avons reçu tes deux télégrammes.

Bouritz sursauta :

– Quels deux télégrammes ?

– Elle doit en avoir envoyé un pour annoncer

la mort de son mari. Continue.

Bouritz poursuivit :

– Patron blessé à une jambe.

De nouveau, Bouritz s'arrêta :

– Qui ça, le patron ?

– Par qui le télégramme a-t-il été signé ?

– Marius, fit Bouritz après avoir jeté un coup d'œil en bas du télégramme.

– Alors, le patron, c'est IXE-13, IXE-13 est blessé à une jambe, il ne viendra pas. Bouritz, nous sommes les gars les plus malchanceux au monde.

– Attendez Von Tracht, je n'ai pas fini.

– Tu pourrais dire commandant !

Bouritz fit mine de ne pas comprendre.

– Je continue. Patron blessé à une jambe. Sera guéri dans une semaine.

– Hourra ! cria Von Tracht.

– Nous irons te retrouver. Enverrons autre télégramme pour annoncer notre arrivée.

– C'est tout ?

– C'est tout.

Von Tracht sautait de joie :

– Nous l'avons, Mein Gott, nous l'avons, il va venir, et nous avons une semaine pour préparer un petit supplice d'occasion.

La porte de la chambre s'ouvrit.

Gisèle parut :

– J'ai entendu parler d'un télégramme.

– Tiens, vous vous êtes décidée à sortir, chère Gisèle, fit Von Tracht. Permettez à un pauvre commandant de vous préparer un humble déjeuner.

– Je veux voir le télégramme !

Bouritz hésita :

– Tu peux le lui donner.

Gisèle prit le télégramme et le lut.

Elle pâlit.

Est-ce que par hasard IXE-13 n'avait pas prévu le piège ?

Tout semblait indiquer qu'il allait tomber dedans tête baissée.

– Vous, vous n'allez pas le tuer.

Bouritz sourit :

– Pas tout de suite, ma chère enfant, pas tout de suite.

Gisèle se dirigea vers sa chambre.

– Vous ne mangez pas ?

– Non.

Elle referma la porte et ils l'entendirent repousser les meubles.

– Bouritz ?

– Ya ?

– Veux-tu regarder à la fenêtre. Elle tente peut-être de la briser pour pouvoir sortir.

L'Allemand sortit.

Il revint au bout de quelques secondes.

– Non, elle n'y a pas touché. Tout est en ordre, Commandant.

– Ça c'est bien, si tu continues à m'appeler

Commandant, je te donnerai une promotion, je te nommerai Commandant comme moi.

Bouritz se redressa :

– Moi ? Commandant ? Le Commandant Bouritz !

\*

– Je voudrais voir le Brigadier Jantret.

– Vous êtes monsieur ?

– Capitaine Jean Thibault.

– Je vais vous annoncer, vous avez pris rendez-vous avec le Brigadier ?

– Non, mais dites-lui que nous venons du Canada au sujet de T-4.

– Bon, un instant.

Le sergent se mit en communication avec son chef.

– Le Capitaine Thibault est ici pour vous voir.

– Capitaine Thibault ?

– Oui, il veut vous parler au sujet de l'espionne disparue T-4.

– Faites-le entrer, répondit vivement le Brigadier.

IXE-13 et Marius passèrent dans le bureau de Jantret.

– Brigadier ?

– Oui ?

– Capitaine Jean Thibault du service secret canadien.

– Êtes-vous parent avec le Lieutenant Jean Thibault, surnommé IXE-13 ?

– C'est moi.

– Ah, c'est vous ? On vous a promu au rang de Capitaine ?

– Oui, Brigadier.

– Félicitations.

Il désigna Marius et demanda :

– Qui est ce monsieur ?

– Marius Lamouche, agent secret également,

je devrais dire le Lieutenant Marius Lamouche,  
se reprit IXE-13.

Marius salua.

Jantret demanda :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Voici tout d’abord une lettre du Colonel  
Boiron qui nous a envoyés vers vous.

Jantret lut attentivement la lettre.

– Il s’agit de T4, IXE-13 ?

– Oui. Vous savez que T4 fut une précieuse  
collaboratrice, durant la guerre ?

– Je sais, en effet.

IXE-13 lui parla du télégramme qu’il avait  
reçu.

– Que pensez-vous ?

– C’est un piège, Brigadier, je connais trop  
Gisèle, elle n’aurait pas envoyé un tel  
télégramme, surtout après la mort de son mari.

– Peuchère, non, elle aurait attendu que vous  
allier la chercher, patron.

– Alors, voici le plan que nous avons conçu.  
Brigadier.

IXE-13 le mit au courant de son idée.

– Oui, le plan est bon. Si Boyd et Watson sont bien Von Tracht et Bouritz, ils vivront en toute sécurité durant une semaine.

– Et nous en profiterons pour les surprendre.

– C'est ça.

Le Brigadier prit une carte de la région et se mit à l'étudier.

– Je peut dépêcher une dizaine d'hommes pour attaquer le chalet où demeurent les Nazis.

– Non.

– Pourquoi ?

Von Tracht est cruel, barbare, il tuerait Gisèle sans hésiter avant de se rendre.

– Alors ?

– Nous allons y aller seuls, Marius et moi.

– Vous deux ?

– Oui.

– Mais ce sera une lutte inégale, deux contre un, vous pouvez à peine marcher, Capitaine.

Marius éclata :

– Peuchère, vous ne connaissez pas le patron. Brigadier. Il aurait deux balles dans la tête qu'il se battrait encore. Ça prend plus qu'une blessure à la jambe pour le mettre hors de combat.

IXE-13 expliqua :

– Ce que nous demandons, c'est de cerner la montagne au cas où nous échouerions. Comme ça, ni Von Tracht ni, Bouritz ne pourront nous échapper.

– Très bien, je vais donner des ordres.

– Nous voulons partir dès aujourd'hui. Brigadier.

– Je vais vous donner une vingtaine d'hommes. Ils seront sous votre commandement.

– Très bien.

– Vous partirez ce soir et arriverez là-bas, au début de la nuit, demain matin aux petites heures, alors que tout dormira, vous pourrez lancer votre

attaque.

Le Brigadier soupira :

– J’aimerais aller avec vous, mais je ne le puis pas.

– Brigadier, je vais vous demander quelque chose.

– Oui, Capitaine ?

– Pouvez-vous faire venir d’Angleterre, les empreintes digitales de nos deux oiseaux. C’est la seule manière de les connaître.

– Je les ai déjà. Ils nous ont expédié tout un dossier concernant ces deux hommes.

– C’est parfait alors. Je souhaite que nous n’ayons pas trop de difficultés.

– Revenez vers cinq heures. C’est à cette heure-là qu’aura lieu le départ.

– Bien, Brigadier.

IXE-13 et Marius se retirèrent dans une chambre d’hôtel.

Il fallait dresser les plans de l’attaque :

– Patron, j’ai exagéré un peu tout à l’heure.

– Comment ça ?

– Votre blessure va certainement vous nuire, il va falloir dresser un plan en conséquence.

– Oui, tu as raison, il faut que je l’avoue, nous ne devons pas être imprudents.

IXE-13 réfléchit :

– Voici ce que tu vas faire. Tu vas te rendre seul au chalet, je te suivrai de loin.

– Et puis ?

– Tu examineras les lieux, tu verras ce que nous avons de mieux à faire, et ensuite, tu reviendras nous trouver, nous allons patienter, prendre notre temps, jusqu’à ce que nous trouvions un moyen de nous emparer de Von Tracht et de Bouritz, sans risquer de mettre la vie de Gisèle en danger.

Le même soir, à cinq heures, une vingtaine d’hommes quittaient la capitale.

Ils se dirigeaient vers l’endroit où Von Tracht et Bouritz gardaient Gisèle prisonnière.

Nos amis passèrent la nuit au pied de la montagne.

IXE-13 divisa ses hommes en trois groupes.

Il les plaça aux principaux sentiers et en dissimula plusieurs dans la montagne même.

Puis, lui et Marius se rapprochèrent de l'endroit où se trouvait le chalet.

– Patron, nous devons approcher, nous avons deux milles à marcher.

– Ouf, il est temps que j'arrête.

Sa jambe, bien que beaucoup mieux, le faisait encore souffrir.

Il pouvait marcher sans l'aide de Marius.

– Je vais aller inspecter les lieux, patron.

– Bien, Marius.

– Si je ne suis pas revenu dans une demi-heure, c'est qu'il me sera arrivé quelque chose.

IXE-13 s'étendit dans l'herbe et regarda le Marseillais s'éloigner rapidement.

Vingt minutes s'écoulèrent, puis une demi-

heure.

Marius ne revenait pas.

IXE-13 commençait à s'énerver.

– Voyons, qu'est-ce qu'il peut bien faire ? à cette heure-là du matin, tout doit dormir dans le chalet.

IXE-13 jeta un autre coup d'œil sur sa montre.

Trois quarts d'heures sont écoulés.

Il se releva lentement en s'aidant de sa canne.

– Je vais aller voir ce qui se passe.

Et en boitant, IXE-13 prit à son tour le chemin du chalet.

## VI

– Commandant ?

– Oui, Bouritz.

– Vous ne savez pas ce que j’ai découvert ?

– Non.

– Une canne à pêche et des hameçons, puisque nous sommes en vacances, je vais aller à la pêche.

– Non !

– Pourquoi ?

– Il faut éviter de se faire voir.

– Justement, je veux y aller vers cinq heures du matin, personne ne me verra, et si je prends du gros poisson, je pourrai l’arranger pour dîner. Ça épargnera la nourriture et je n’aurai pas à courir au prochain village, si souvent.

– C’est une idée, mais reviens avant neuf

heures.

– Ne craignez rien, si je puis en prendre.

Il n’y avait pas de réveille-matin dans le camp.

Mais Bouritz s’endormit avec l’idée de se réveiller à cinq heures et à quatre heures et demie, il ouvrait les yeux.

Il s’habilla sans faire de bruit, se fit une bonne tasse de café chaud, puis alla chercher sa ligne, ses hameçons et les vers qu’il avait amassés la veille au soir.

Il se dirigea vers la rivière qui coulait dans la montagne.

– Mein Gott, ça devrait être bon ici.

Il prépara sa ligne et lança sa corde à l’eau.

Quelques minutes s’écoulèrent et tout à coup, un poisson se mit à mordre.

Bouritz le manqua.

Mais à la deuxième tentative, il réussit et sortit une belle carpe.

– Mein Gott, on va avoir de quoi manger.

Dix minutes s'écoulèrent, puis il en prit une seconde.

– Ça va bien, ça va bien.

Le vent commença à s'élever.

Un quart d'heure, puis une demi-heure passa.

Le poisson ne semblait plus vouloir mordre.

Bouritz se leva et commença à marcher de long en large pour se dégourdir les jambes.

Tout à coup, il s'arrêta brusquement.

Il venait de voir une ombre, là-bas, de l'autre côté de la rivière.

– Qu'est-ce que c'est ? un autre pêcheur.

Bouritz se jeta à plat ventre parmi les hautes herbes.

L'ombre approchait de la rivière.

– Oh, il va traverser, là-bas, sur le petit pont, c'est quelqu'un qui suit le chemin.

En rampant, Bouritz se rapprocha de la route.

L'homme approchait de plus en plus :

– Mais, c'est Marius, Marius Lamouche, mais

oui, c'est ça.

Bouritz n'en revenait pas.

Marius se dirigeait vers le chalet.

Vivement, l'Allemand plongea la main dans sa poche et tira son revolver.

Il bondit derrière Marius :

– Haut les mains !

Le Marseillais sursauta :

– Quoi ?

– Haut les mains que je vous dis et ne faites pas un geste ou je tire.

Marius leva les bras en l'air et se retourna.

Il avait vu Bouritz avec sa nouvelle physionomie et malgré le maquillage qu'il s'était fait, Marius le reconnut.

Mais le Marseillais ne le fit pas savoir.

– Allez-vous m'expliquer, monsieur ?

– Je... je suis gardien de la région, et nous cherchons des voleurs, que faites-vous ici ?

– J'allais visiter une amie.

– Une amie ?

– Oui, elle habite le chalet en haut de la route, madame Gisèle Chabot.

– Oui, je connais.

– Alors, laissez-moi aller.

– Non, non, j’irai avec vous, je ne puis prendre de chances.

Bouritz se sentait fier de lui.

Marius ne l’avait pas reconnu.

– Vous êtes seul ?

– C’est-à-dire, non, j’ai un ami avec moi, mais il est resté au village voisin. Il ne peut marcher.

– Vous, vous le pouvez, allons, avancez.

Ils arrivèrent bientôt au chalet.

Bouritz ouvrit la porte et fit entrer Marius.

– Commandant ! Commandant ! Vite, levez-vous, nous avons de la visite rare.

Marius se retourna brusquement :

– Capitaine Bouritz !

– Enfin, vous me reconnaissez !

Le Commandant sortit de la pièce où il était couché.

– Marius Lamouche !

– Commandant Von Tracht !

Le Commandant ricana :

– Vous êtes venu rendre visite à votre amie Gisèle ?

– Elle, elle est prisonnière ?

– Oui, parfaitement, et vous, vous êtes tombé dans le piège tête baissée.

Marius ne disait rien et semblait tout penaud.

– Où est votre ami, le fameux IXE-13 ?

Marius répliqua violemment :

– Puisque c'est un piège, vous devez avoir lu le télégramme.

– Oui, nous l'avons lu, vous ne deviez arriver que la semaine prochaine, nous ne vous attendions pas si tôt.

– Nous avons changé d'idées, nous en avons le droit, non ?

La porte de la chambre de Gisèle s'ouvrit.

La jeune fille se jeta dans les bras du  
Marseillais :

– Marius, oh, Marius.

– Gisèle !

– Où est Jean ?

– Au village, il est blessé à une jambe. Le  
Colonel Boiron nous a fait transporter en avion.  
Je venais te chercher.

Von Tracht ricana :

– C'est regrettable, mais vous allez rester ici.

– Ah !

– C'est Bouritz qui va aller chercher votre  
ami, il va l'emmener ici, lui aussi, et tous les  
cinq, nous allons avoir une petite conversation  
très intéressante.

Von Tracht se tourna vers Bouritz :

– Tu as compris ?

– Oui, Commandant.

– Prépare la voiture, Marius va nous dire où se

trouve son patron.

– Jamais !

Le Marseillais se devait de gagner du temps.

Il le fallait.

– Au moins une demi-heure, peuchère.

Von Tracht s’avança :

– Ah, tu ne veux pas parler, tu ne veux pas nous dire où se trouve IXE-13, au village.

– Non.

– Salaud.

Von Tracht donna un coup de poing à Marius.

Le Marseillais porta la main à sa bouche.

– Vous paierez un jour pour ça, Commandant...

Bouritz s’avança :

– Commandant, j’ai une meilleure idée, pour le faire parler, le mieux serait de martyriser un peu la belle Gisèle.

– Mais oui, tu l’as, Bouritz. Capitaine, tu es un génie, un homme peut difficilement voir souffrir

une femme.

– Pas plus Marius que les autres.

Marius se tenait près de Gisèle.

– Perds connaissance, lui murmura-t-il.

Von Tracht cria :

– Qu'est-ce que tu lui dis ?

– Je lui dis de ne pas avoir peur, je ne parlerai pas, jamais.

– C'est ce que nous allons voir.

Von Tracht fit signe à Bouritz qui s'approcha de Gisèle.

– Laissez-moi, laissez-moi.

Gisèle s'affaissa brusquement.

– Vous ne voyez pas que cette jeune fille est faible, qu'elle semble avoir faim, rugit Marius.

– Parle et nous lui donnerons à manger,

– Jamais, je suis certain qu'elle aime mieux mourir.

Bouritz alla chercher de l'eau et tenta de ranimer Gisèle.

Mais, la jeune fille ne bougeait pas.

– Mein Gott, c'est un évanouissement qui dure longtemps.

– Elle joue peut-être la comédie, fit Von Tracht.

Il alla dans un tiroir et prit une grosse aiguille.

– Nous allons le savoir.

Il la piqua à la cuisse et Gisèle poussa un cri :

– Ah, ah, je ne m'étais pas trompé, elle nous jouait la comédie.

Marius jeta un coup d'œil sur sa montre.

Près d'une demi-heure s'était écoulée depuis son départ auprès d'IXE-13.

Bouritz força Gisèle à s'asseoir, puis il alla chercher une paire de ciseaux.

– Nous allons commencer par lui donner une coupe de cheveux, comme aux prisonniers.

– Ne parle pas, Marius, ne parle pas.

Le Marseillais regardait souvent sa montre.

L'heure avançait lentement.

Bouritz prit les ciseaux et coupa deux mèches de cheveux sur la tête de Gisèle.

– Bah, se dit le Marseillais, ça repoussera.

Tout à coup, Bouritz se tourna brusquement et fit face à Gisèle :

– Comment aimerais-tu avoir un cicatrice sur la joue, marquée pour la vie.

– Non, non.

– Trois quarts d’heure, se dit Marius, il est temps.

– Commandant, fit Bouritz, tenez-lui la tête, nous allons avoir du plaisir.

Von Tracht s’approcha de Gisèle.

Marius poussa un cri :

– Arrêtez, je vais parler.

– Enfin !

– IXE-13 est en chambre.

– Où ça ?

– À l’auberge.

– Il y en a plusieurs auberges.

– Je ne sais pas le nom, c'est la première sur la route en venant du Sud.

Bouritz acquiesça :

– Je connais ça, Commandant. Quelle chambre ?

– Il est à la chambre 12.

Le Nazi se dirigea vers la porte.

– Très bien, je vais y aller.

Il passa par la porte-arrière et sortit l'automobile de derrière la maison.

– Peuchère, il ne pourra aller bien loin, les soldats vont l'arrêter, et le patron doit être à la veille d'arriver.

Mais que pouvait faire IXE-13, avec une jambe blessée, contre un homme armé ?

\*

Le Canadien marchait péniblement sur la route.

– Un mille, c’est long, personne pour me soutenir.

Tout à coup, il s’arrêta brusquement.

– On dirait un bruit de moteur.

Vivement, IXE-13 se jeta sur le bord de la route et sortit son revolver.

Une voiture s’avançait.

IXE-13, bien caché dans les hautes herbes, pouvait facilement examiner la route.

Il vit bien l’homme au volant, mais ne reconnut pas Bouritz.

– Je ne dois pas prendre de chances.

Il visa et tira dans le pneu arrière.

Bouritz qui conduisait crut que c’était une crevaison accidentelle.

En effet, son automobile eut peine à tenir le centre de la route

– Mein Gott, il fallait que ça arrive.

Il descendit de sa voiture.

Il était tellement en colère qu’il jurait, en

allemand.

IXE-13 s'était avancé en se traînant dans l'herbe.

– Haut les mains, Capitaine Bouritz.

Le Nazi devint pâle comme la mort.

– IXE-13 !

– Je vois que vous avez la mémoire longue. Maintenant, je n'ai pas le temps de plaisanter. Vous avez vu Marius ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Je ne plaisante pas, je vous le jure.

– Je ne me nomme pas Bouritz, il y a erreur, monsieur.

– C'est bien pour ça que vous m'avez reconnu tout à l'heure. Bouritz, vous êtes condamné à mort. Aussi bien me débarrasser de vous tout de suite.

IXE-13 leva son arme.

– Je vous donne trois secondes pour penser à tous vos vieux péchés.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du Nazi.

– Non, non, je vais parler, Marius est au camp, c'est le Commandant qui a monté tout ça, je voulais sauver Marius, Von Tracht me tient prisonnier.

IXE-13 éclata de rire :

– Vous pensez que ça va prendre ? Vous conterez votre histoire à d'autres. Marius est donc tombé entre vos mains.

Bouritz ne disait plus rien.

IXE-13 s'approcha de lui et lui enleva son revolver.

– Bouritz, il y a quelque chose de très regrettable, je suis blessé et ne peux t'emmener avec moi, je suis obligé de te laisser ici et de continuer ma route seul.

– Vous n'allez pas me tuer ?

– Non, j'ai une meilleure idée, bien meilleure.

IXE-13 lui donna un violent coup de crosse sur la tête.

Bouritz tomba.

Le Canadien alla chercher les clefs de la voiture et ouvrit la valise arrière.

Il installa Bouritz à l'intérieur, tout replié sur lui-même.

– Là, tu ne pourras remuer beaucoup.

IXE-13 poussa de toutes ses forces et ferma la valise.

– Maintenant, à nous deux, Commandant Von Tracht.

IXE-13, péniblement, reprit sa route en direction du chalet.

Il fallait qu'il soit de plus en plus prudent.

Von Tracht était sur ses gardes et devait sans doute surveiller les alentours.

IXE-13, en approchant de la maison, fit un long détour pour arriver par en arrière.

Il n'y avait qu'une fenêtre, en arrière.

Celle de la chambre, et elle était barricadée.

– Ce serait encore le meilleur endroit pour

entrer.

IXE-13, se servant de sa canne comme levier, se mit à tirer sur les planches.

Il ne voulait pas faire de bruit et prenait bien son temps.

Petit à petit, les clous commencèrent à s'enlever.

Enfin, en tirant de toutes ses forces, il réussit à enlever les morceaux de planches qui fermaient la fenêtre.

Gisèle avait essayé de la briser.

Mais elle n'y avait pas réussi.

Cependant, elle l'avait laissé entrouverte.

IXE-13 eut un peu de difficulté à franchir la fenêtre, mais il y réussit.

Sans bruit, il se glissa dans la pièce.

Lentement, il s'approcha de la porte qui communiquait avec l'autre pièce.

Il l'entrouvrit.

Gisèle était toujours ligotée à la chaise.

Marius, debout dans un coin, ne bougeait pas.

Von Tracht, revolver au poing, se trouvait juste au bout de la pièce.

Mais le Marseillais était placé entre IXE-13 et Von Tracht.

Le Canadien attendit patiemment.

Personne ne bougeait.

– Diable, je ne puis rien faire, je risque de tuer Marius.

Von Tracht regarda sa montre.

– Une demi-heure d'écoulée, maintenant, Bouritz ne devrait pas tarder.

Et le Commandant s'approcha de la fenêtre.

C'était l'unique chance d'IXE-13.

Il visa le Commandant au bras et tira.

Gisèle poussa un cri en entendant le coup de feu.

Von Tracht laissa tomber son arme. La balle d'IXE-13 l'avait touché juste au haut du coude.

En un rien de temps, Marius fut sur lui.

– Bravo, patron, je savais que vous viendriez.

Il se retourna ne recevant pas de réponse.

IXE-13 et Gisèle étaient dans les bras l'un de l'autre.

Marius attendit qu'ils se séparent :

– Oh Jean, Jean, mon chéri, mon Jean !

– Gisèle !

– Tu es blessé, c'est vrai ? À une jambe ?

– Oui, oh, rien de grave, je serai remis complètement d'ici quelques jours, si je puis me reposer, murmura-t-il.

– Patron ? Vous n'avez pas rencontré Bouritz ?

– Bouritz il nous attend dans sa voiture.

– Oui, je veux dire, dans la valise-arrière.

– Peuchère.

– Marius, tu vas aller à la voiture, tu vas changer le pneu.

– Le pneu ?

– Oui. Bouritz a eu une crevaison.

Marius comprit :

– Peuchère, vous avez tirez, patron ?

– J’ai été chanceux de frapper le pneu, tu vas mettre le pneu de rechange et venir nous prendre.

– Bien patron, ce ne sera pas long.

Marius sortit.

Il marcha jusqu’à l’automobile et ouvrit la valise.

Bouritz était en train de s’asphyxier.

– Sors de là, mon peuchère.

L’Allemand pouvait à peine remuer.

Marius lui asséna un violent coup de poing sur la tête et le tira de l’arrière de la voiture.

Il l’étendit sur la route, puis se mit en frais de changer le pneu.

De temps à autre, il jetait un coup d’œil au Nazi.

– Si tu remues, mon peuchère, tu vas recevoir un autre coup sur la tête.

Enfin, le pneu fut changé.

Marius remplaça Bouritz dans la valise-arrière.

– Et maintenant, à la maison.

Cinq minutes plus tard, l'auto s'arrêtait devant le chalet.

IXE-13 en sortit avec Gisèle et Von Tracht.

– Marius, tu vas laisser conduire Gisèle, nous allons surveiller les deux prisonniers.

On plaça Bouritz sur le siège-arrière avec Von Tracht à ses côtés,

– Cette fois, vous ne vous échapperez plus.

Marius s'assit près d'eux, et IXE-13 se mit à genoux sur le siège avant.

Les deux héros tenaient leur revolver au poing, prêts à tirer à la moindre alerte.

Ils savaient fort bien que Bouritz et Von Tracht n'avaient rien à perdre et tout à gagner.

Mais les Nazis ne tentèrent pas de se défendre.

L'automobile arriva au pied de la montagne.

Là, les soldats se chargèrent d'eux, et tout le groupe reprit la route de Paris.

\*

– Le Brigadier est là ?

– Il vous attend, Capitaine Thibault.

IXE-13 pénétra dans le bureau du Brigadier.

Marius et Gisèle l’accompagnaient.

Le Brigadier se leva en les voyant entrer.

– Je tiens à vous offrir mes félicitations, IXE-13 et vous deux aussi.

– Vous avez pris les empreintes, Brigadier ?

– Oui. Ce sont bien les prisonniers recherchés.

– Peuchère, nous en étions sûr !

– Nous les gardons prisonniers ici, en France, jusqu’à leur procès, et n’ayez crainte, cette fois, ils ne s’échapperont pas.

Gisèle s’avança :

– Maintenant, Brigadier, que dois-je faire ?

IXE-13 l’interrompt :

– Un instant, Gisèle, avant de demander quoi que ce soit, je voudrais te parler seul à seul.

– Ah !

– Ensuite tu prendras une décision.

IXE-13 demanda à Jantret :

– Nous pouvons revenir cet après-midi ?

– Oui, je vous attendrai, disons, à trois heures.

– Très bien, Brigadier.

IXE-13 emmena Gisèle à l'hôtel où lui et Marius avaient déjà retenu leur chambre.

Le Marseillais comprit que le patron voulait être seul avec son ancienne fiancée.

– Qu'est-ce qu'il y a, Jean ? Tu sembles si sérieux.

– Gisèle, je... enfin, tu ne sais pas où j'étais lorsque j'ai reçu ton télégramme ?

– À Ottawa ?

– Non, dans mon village natal, dans les Laurentides, j'étais à l'église...

– À l'église ?

– Oui, le prêtre allait célébrer mon mariage.

La jeune fille se leva brusquement :

– Qu'est-ce que tu dis ? Ton, ton mariage ?

– Oui, à Josette Paquin, une amie d'enfance.

– Non, non, ce n'est pas possible.

– Il ne me restait qu'à dire oui quand j'ai reçu ton message, et, j'ai dit non.

– Jean !

– Ça a fait presque une émeute dans le village.

La jeune fille le regardait comme si elle n'en croyait pas ses yeux :

– Jean, Jean, tu m'aimes, c'est pour ça que tu as dit non.

IXE-13 ne répondit pas.

– Jean, tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?

– Gisèle, justement, je ne sais plus, je ne sais plus rien, j'ai refusé d'épouser Josette parce que j'ai senti tout à coup que je ne m'étais pas détaché de toi.

– Eh bien ?

– Mais, je m’ennuie de Josette, elle aussi, je l’aime, je ne sais plus, j’aurais besoin de m’éloigner de vous deux, tu comprends, n’est-ce pas ?

Gisèle soupira :

– Oui, je crois que c’est la meilleure solution, d’autant plus que...

– Quoi ?

– Il n’y a qu’une semaine que mon mari est mort, Jean.

– C’est vrai.

Il faut que je m’occupe de la vieille madame Chabot, ce fut une véritable mère pour moi, je ne dois pas l’abandonner comme ça.

– Tu vas demander un congé au Brigadier ?

– Oui, un congé temporaire, je vais me reposer, me remettre de tous ces événements et j’attendrai ta décision.

– C’est le mieux que nous puissions faire, Gisèle.

Le même après-midi, ils allèrent trouver le

Brigadier.

– Je comprends votre état d’esprit, madame. Retournez chez vous et quand vous vous croirez assez forte pour reprendre votre travail, laissez-le moi savoir.

– Bien, Brigadier.

Marius demanda :

– Et nous, peuchère ?

– Vous deux, il va vous falloir attendre encore une journée. Avant de vous donner des ordres, il faut que j’entre en communication avec le Colonel Boiron.

Il se tourna vers IXE-13 :

– En attendant, soignez votre jambe, IXE-13. Nous avons encore beaucoup d’autres missions à vous confier.

Quelle sera la prochaine mission d’IXE-13 ?

Notre héros fera-t-il son choix entre Josette et Gisèle ?

(Ne manquez pas de lire le prochain chapitre

des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.)



Cet ouvrage est le 501<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.